

Robert Bober

On ne peut plus dormir
tranquille quand on a
une fois ouvert les yeux



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Robert Bober

On ne peut plus
dormir tranquille
quand on a une fois
ouvert les yeux

P.O.L

© *P.O.L éditeur, 2010.*

Extrait de la publication

Robert Bober est né le 17 novembre 1931. Il a été successivement tailleur, potier, éducateur et assistant de François Truffaut. Réalisateur pour la télévision depuis 1967, il a obtenu le Grand Prix SCAM 1991 pour l'ensemble de son œuvre. *Quoi de neuf sur la guerre ?* (Folio n° 2690), son premier roman, a reçu le prix du Livre Inter en 1994.

Pour Joachim et pour Sacha
Pour Henri

Le titre de ce livre est tiré de
Plupart du temps, de Pierre Reverdy

« Je n'avais que vingt ans, mais ma
mémoire précédait ma naissance. »

PATRICK MODIANO

Livret de famille

PROLOGUE

Si je préfère de beaucoup l'autobus au métro — et je choisis alors une place sur la plate-forme —, c'est encore à pied que j'aime le mieux me déplacer. Sollicité à tout instant par ce qui s'offre à mon regard, j'ai du plaisir à ignorer les raccourcis pour rentrer chez moi.

J'habite Paris, dans le XI^e arrondissement. Au 7 de la rue Oberkampf, avec ma mère et mon petit frère Alex. Seuls. Mon père est mort lorsque j'avais deux ans. En juillet 1942. Ou un peu après, on ne sait pas exactement. Il est mort comme sont morts Gad Wolf qui habitait au 8, comme la famille Polkowska qui demeurait au 18, comme les Kristalka au 38, les Warga au 13, les Dodinek au 16. Ceux-là, je connais leurs noms pour avoir entendu souvent ma mère les nommer. Les noms toujours suivis de l'adresse, chaque fois. Comme pour ne pas oublier. C'est à peu près tout ce que je sais d'eux. Sur mon père, j'en sais un peu plus, mais pour le décrire, il faut que je regarde sa photo. Il y en a

une, dans un cadre de cuir brun, posée sur le buffet de la salle à manger. Mais comme toutes les photographies dont la place reste inchangée, avec l'habitude, on finit par ne plus la voir.

Ma mère parle peu de son enfance. Et peu du temps d'avant ma naissance, des rêves qu'elle avait partagés avec mon père. Juste un nom parfois, ou une date.

Mes parents sont nés à Przytyk, un village de Pologne pas très loin de Radom, dont la majorité de la population était juive. Ils s'étaient connus, je crois, au cours de la manifestation de protestation qui avait suivi le pogrom déclenché par des fascistes polonais. Il y eut plusieurs morts et plus d'une centaine de blessés. C'était le 9 mars 1936. Ma mère avait dix-neuf ans, mon père vingt et un. Ils se marièrent l'année suivante.

Orpheline de père, ma mère, née Hannah Horovitz, devint Hannah Appelbaum. Peu de temps après, sur l'insistance de mon père, ils quittèrent la Pologne pour venir vivre en France, bientôt rejoints par ma grand-mère maternelle, que ma mère ne s'était pas résignée à laisser seule.

Fait rarissime pour l'époque, ma mère était son seul enfant. J'ai appris, il n'y a pas si longtemps, qu'avant la naissance de ma mère, ma grand-mère, morte l'an passé et que j'appelais Boubé puisque c'était ma grand-mère, avait eu un premier enfant.

Un garçon qui mourut très jeune de je ne sais plus quelle maladie.

Arrivé en France, mon père qui se prénomrait Yankel, se fit appeler Jacques. Ma mère garda son prénom.

Après avoir habité quelque temps dans un petit hôtel du passage Kuszner, mes parents s'installèrent au 7 de la rue Oberkampf, au fond de la cité Crussol, tout près du Cirque d'Hiver. Dans cette cité constituée de cours et d'impasses, où souvent lorsque j'y entre je me revois petit, un menuisier ou un charpentier, je ne sais plus, y avait longtemps travaillé. Il se faisait livrer des arbres entiers débités en planches, sur lesquelles, enfants, nous jouions, malgré les nombreuses mises en garde qui nous étaient adressées. Peut-être, du moins j'aime à le penser, n'était-ce pas le hasard, mais le caractère villageois et familial de ce lieu peuplé d'artisans qui avait conduit mes parents, tout juste venus de leur village de Pologne, à venir habiter là.

Je suis né le 2 mai 1940. Ma mère aurait souhaité m'appeler Joseph, du nom de mon grand-père maternel, Yossel Berish, mais c'était déjà la guerre et la sagesse avait incité mes parents à me prénommer Bernard.

Mon père a été arrêté en juillet 1942, quelques jours après la rafle du Vel' d'Hiv dans des circonstances sur lesquelles je reviendrai.

Il avait jusque-là été employé en qualité de

coupeur de tiges dans une manufacture de chaussures de la rue Julien-Lacroix. J'ai encore chez moi un couteau à parer le cuir que ma mère a conservé et avec lequel je taille mes crayons.

En 1946, lors d'une soirée de bienfaisance organisée à l'Hôtel Intercontinental par l'Union des Sociétés Juives de France, ma mère retrouva un ami d'enfance, Leizer, originaire comme elle de Przytyk, rescapé d'Auschwitz, qui, après de longs mois d'errance en camps de personnes déplacées, était finalement arrivé à Paris. Bon tailleur, il avait trouvé sans difficulté une place de mécanicien, chez un entrepreneur de vêtements pour dames dans la rue de Turenne, et curieusement, alors que ma mère empruntait cette rue tous les jours pour se rendre rue des Francs-Bourgeois, où elle était vendeuse dans une bijouterie-joaillerie spécialisée en bijoux anciens, ils ne s'étaient jamais rencontrés.

Un an après est né Alex, mon demi-frère. En 1949, Leizer, devenu mon beau-père, décida d'aller voir sa sœur, partie adolescente de Pologne pour New York, avec l'espoir de devenir danseuse de music-hall. L'avion dans lequel mon beau-père avait pris place s'écrasa du côté de l'archipel des Açores. Il n'y eut aucun survivant. Il y a de cela douze ans.

Ainsi, je ne me souvenais pas de mon père, mais je me souvenais du père de mon frère, qui, lui, ne s'en souvenait pas.

« Je vadrouille autour de mon passé, j'en ramasse, ici et là, de menus morceaux, il en traîne un peu partout, je tâche à le reconstituer, comme si l'on pouvait exister une fois de plus... »

HENRI CALET
Le Tout sur le tout

C'est grâce à Robert rencontré il y a près de trois mois que je vais faire de la figuration dans un film de François Truffaut.

Je revenais de chez un ami qui demeurait rue de Belleville lorsque je suis tombé sur lui. Malgré ses mains et un appareil photographique qui masquaient une partie de son visage, je l'avais aussitôt reconnu. À l'appel de son nom il s'est tourné vers moi avec étonnement. Et, comme si en me dévisageant mon nom lui revenait en mémoire, il l'articula avec application.

— Bernard Appelbaum ?

Et après nos sourires :

— Tarnos 1953?... 1954 ?

Les deux. Robert avait été mon moniteur en colonie de vacances à Tarnos, dans les Landes. En 1953 et puis encore en 1954. Et puis plus rien. Nous nous étions perdus de vue. Il y avait presque sept ans de cela.

Après quelques banalités — « Qu'est-ce que tu

fais là ? T'habites le quartier ? » — qui, en raison des années écoulées, nous laissèrent un moment à court de questions, nous avions failli nous séparer sans rien savoir de plus l'un de l'autre. C'est alors, tout en prenant quelques photos à travers la grille de la villa Ottoz devant laquelle nous étions arrêtés, que Robert me proposa de l'accompagner.

Il avait encore quelques photos à faire dans la villa Castel, m'avait-il dit, et il m'expliqua, pendant le trajet, que François Truffaut, qui préparait un film dont une partie importante se situait dans le Paris d'avant la guerre de 14, lui avait demandé de faire quelques photos de lieux de tournage éventuels. L'action ne se passait pas particulièrement à Belleville, mais dans ce quartier, me précisa Robert, il y avait encore beaucoup d'endroits dont l'apparence n'avait pas changé depuis cinquante ans. Truffaut, m'avait-il dit encore, souhaitait tourner à Montmartre, là où il avait passé son enfance, et Robert, qui était devenu son assistant, me rappela que plusieurs séquences des *Quatre Cents Coups* y avaient été tournées. Cependant, pensant que Montmartre, à force d'être filmé, avait fini par ressembler à un décor de cinéma, Robert avait proposé à Truffaut de faire un repérage à Belleville. D'où sa présence ici photographiant le quartier.

J'écoutais parler Robert et je replongeais quelques années en arrière, au temps où il avait été mon moniteur, et comme il me semblait bien me

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)

Extrait de la publication

Robert Bober

On ne peut plus dormir
tranquille quand on a
une fois ouvert les yeux



On ne peut plus dormir tranquille quand on a une fois ouvert les yeux

Robert Bober

Cette édition électronique du livre
On ne peut plus dormir tranquille quand on a une fois ouvert les yeux
de Robert Bober

a été réalisée le 27 février 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070445592 - Numéro d'édition : 237485).

Code Sodis : N51356 - ISBN : 9782072461828
Numéro d'édition : 237923.